

## PROLOGUE

Il était assez content de lui. Bien sûr, c'était difficile à dire avec certitude, mais tout de même, il était assez content de lui. Son esprit retraça aussi précisément que possible les événements de la journée : les questions du comité de sélection, classiques et stupides, ses propres réponses, pensées avec prudence et, il le savait, bien tournées. Tandis qu'il attendait, un sourire se dessina sur ses lèvres à la fois fermes et pleines de bonhomie. Il y avait eu deux ou trois échanges particulièrement satisfaisants. Il se rappelait l'un d'eux presque mot pour mot.

— Vous ne pensez pas être un peu jeune pour ce poste ?

— Eh bien, oui. Ce sera une lourde tâche, et je sais qu'il y aura des moments, si toutefois vous décidez de m'accorder ce poste, bien sûr, où j'aurai besoin de l'avis d'esprits plus mûrs et plus sages (plusieurs têtes plus mûres et plus sages opinèrent d'un air grave en signe d'approbation). Mais si mon jeune âge joue contre moi, je n'y peux rien, j'en ai bien peur. Tout ce que je puis dire, c'est que c'est un défaut qui passera avec le temps.

Ce n'était même pas original. C'est l'un de ses anciens collègues qui lui avait raconté cette histoire en affirmant qu'elle était de lui. Toutefois, c'était une histoire efficace. À en juger par l'hilarité maîtrisée et les murmures approbateurs des treize membres du comité de sélection, aucun ne la connaissait.

— Hum...

Un sourire discret effleura de nouveau ses lèvres. Il consulta sa montre. 19h30. Il pourrait certainement prendre le train de 20h35 à Oxford, pour arriver à

Paddington à 21 h 42, puis se rendre à la gare de Waterloo. Il serait peut-être chez lui pour minuit. Avec un peu de chance il y arriverait, mais quelle importance ? C'étaient sans doute ces deux doubles whiskies qui le rendaient euphorique, confiant, qui lui procuraient cette impression d'être en totale harmonie avec la musique des sphères célestes. Il sentait qu'on allait lui proposer ce poste, un point c'est tout.

On était en février. Six mois de préavis... Il comptait sur ses doigts : mars, avril, mai, juin, juillet, août. Pas de problème. Il avait le temps.

Son regard balaya distraitement les élégants pavillons qui bordaient le trottoir opposé. Quatre chambres, des jardins assez grands. Il achèterait l'une de ces serres préfabriquées et ferait pousser des tomates et des concombres, comme Dioclétien... à moins que ce ne soit Hercule Poirot ?

Il recula sous l'abri en bois pour se protéger du vent glacial. Il recommençait à bruiner. De temps à autre passait une voiture. La route étincelait sous les lampadaires orange... Certes, il y avait eu un petit hic quand ils l'avaient interrogé sur son bref passage dans l'armée.

— Vous n'avez pas été nommé officier, n'est-ce pas ?

— Non.

— Pour quelle raison, selon vous ?

— Je pense que je n'étais pas à la hauteur. Pas à l'époque. Le grade d'officier requiert certaines qualités (il commençait à perdre pied, continua à parler, dit n'importe quoi). Et, heu... enfin, je ne les ai pas convaincus. À la même période, des hommes très compétents ont été incorporés, des hommes bien plus sûrs d'eux et bien plus compétents que moi.

« Restons-en là. Modeste. »

Un ex-colonel et un ex-major hochèrent la tête d'un air approbateur. Deux voix de plus, probablement.

C'était toujours la même chose lors de ces entretiens d'embauche. Il fallait se montrer aussi honnête que

possible, mais d'une façon malhonnête. La plupart de ses camarades de l'armée avaient fait leurs études dans des écoles privées, ils étaient sûrs d'eux et s'exprimaient avec l'aisance qui allait de pair. Des sous-lieutenants, des lieutenants, des capitaines. Ils avaient fait valoir leur droit naturel et avaient été honorés en conséquence. Au fil des ans, il était devenu quelque peu envieux. Lui aussi avait été éduqué dans une école privée...

Les bus ne semblaient pas passer fréquemment. Il commençait à se demander s'il aurait le train de 20 h 35. Il regarda au loin dans la rue bien éclairée avant de reculer une nouvelle fois sous l'abri, dont les panneaux en bois étaient naturellement couverts de graffiti et d'inscriptions d'une indécence variable. L'incontournable Kilroy avait visité ce haut lieu au cours de ses pérégrinations, et plusieurs traînées locales clamaient à leurs clients potentiels leurs inclinations nymphomanes. Enid aimait Gary et Dave aimait Monica. Plusieurs citations concernant l'équipe d'Oxford United exprimaient la colère exaltée des amateurs de football du coin : le panégyrique et l'urine. Tous les fascistes étaient priés de rentrer chez eux sur-le-champ et il fallait libérer l'Angola, le Chili et l'Irlande du Nord. On avait aussi brisé une vitre. Des éclats de verre scintillaient çà et là parmi les épiluchures d'orange, les paquets de chips vides et les canettes de Coca-Cola. Ah, les ordures ! Comme elles l'épouvantaient. L'obscénité des détritres le mettait bien plus en colère que celle d'une certaine littérature. S'il devenait principal de ce lycée, il ferait passer des lois draconiennes sur les ordures. Même dans le cadre de son travail, il pourrait faire quelque chose contre les ordures. Enfin, s'il obtenait le poste...

Allez, le bus, dépêche-toi. 19 h 45. Peut-être valait-il mieux passer la nuit à Oxford ? Cela ne serait pas grave. S'il fallait accorder la liberté à l'Angola et tout le reste, pourquoi pas à lui ? Cela faisait longtemps qu'il n'avait

pas dormi loin de chez lui. Mais il ne perdrait rien. Les frais de déplacement étaient extrêmement généreux. Tout cela avait dû coûter un sacré paquet aux autorités locales. Ils étaient six candidats sélectionnés, dont un originaire d'Inverness ! Mais celui-là ne serait certainement pas retenu. C'était une drôle d'expérience, tout de même, de rencontrer des gens comme ça. En effet, on ne pouvait pas se permettre d'être trop amical, comme dans un concours de beauté. Tout sourire par-devant et coups de griffes par-derrière.

Un autre souvenir resurgit à sa mémoire.

— Si vous êtes retenu, quel sera selon vous votre plus grand cauchemar ?

— Le gardien, je suppose.

Il fut stupéfait des éclats de rire provoqués par cette remarque innocente. C'est ensuite seulement qu'il découvrit que le titulaire de la sinécure était un ogre extraordinairement obstiné, au mauvais caractère notoire, secrètement redouté de tous.

Oui, il obtiendrait ce poste. Et son premier triomphe tactique serait le licenciement en grande cérémonie de ce gardien si cruel, avec l'approbation unanime des membres du conseil d'administration, du personnel et des élèves. Ensuite, les ordures. Et ensuite...

— Vous attendez le bus ?

Il ne l'avait pas vue arriver de l'autre côté de l'abri. Sous son chapeau de pluie en plastique, des gouttelettes tombaient de ses sourcils épilés avec soin. Il hocha la tête.

— Il n'y en a pas très souvent, on dirait.

Elle s'approcha de lui. Une jolie fille. Aux jolies lèvres. Difficile de lui donner un âge. Dix-huit ans ? Peut-être même moins.

— Il ne devrait pas tarder.

— Voilà une bonne nouvelle.

— Ce n'est pas une très belle soirée.

— Non.

Voilà qui ressemblait à une réponse quelque peu méprisante. Il avait envie de continuer la conversation et se demanda quoi dire. Autant bavarder plutôt que d'attendre en silence. De toute évidence, sa compagne pensait de même mais se montra plus habile.

— Vous allez à Oxford ?

— Oui. J'espère prendre le train de 20h35 pour Londres.

— Pas de problème.

Elle déboutonna son imperméable en plastique scintillant et secoua la pluie. Elle avait des jambes fines, presque osseuses, mais bien proportionnées. Des pensées très douces et vaguement érotiques lui montèrent à l'esprit. Ce devait être le whisky.

— Vous habitez Londres ?

— Non, Dieu merci. Je vis dans le Surrey.

— Vous allez faire tout ce chemin ce soir ?

Allait-il le faire ?

— Ce n'est pas loin, en fait, une fois qu'on a traversé Londres.

Elle ne dit mot.

— Et vous, reprit-il. Vous allez à Oxford ?

— Ouais. Y a rien à faire, ici.

Elle devait être jeune. Leurs regards se croisèrent et se soutinrent un moment. Elle avait une bouche superbe. D'accord, ce n'était qu'une brève rencontre sous un abri de bus, mais c'était agréable. Un tout petit peu trop, peut-être.

— Je suppose qu'il y a un tas de choses à faire dans cette grande ville cruelle qu'est Oxford, déclara-t-il avec un sourire franc.

— Ça dépend de ce qu'on cherche, répondit-elle avec un regard pétillant.

Avant qu'il puisse s'assurer de ce qu'elle voulait ou quels plaisirs la vieille ville universitaire pouvait encore offrir, un autobus rouge à impériale se présenta à l'arrêt,

éclaboussant d'une boue brunâtre ses chaussures noires cirées avec soin. Les portes automatiques s'ouvrirent avec fracas et il s'effaça pour laisser monter la jeune fille. Saisissant la rampe de l'escalier qui menait à l'étage, elle se retourna :

— Vous montez ?

Le bus était vide. Elle s'assit sur le siège arrière et lui fit un clin d'œil, l'invitant à s'asseoir. Il n'avait ni la possibilité ni l'envie de s'installer ailleurs qu'à côté d'elle.

— Vous avez des cigarettes ?

— Non, désolé, je ne fume pas.

N'était-elle qu'une vulgaire fille facile ? Elle se comportait presque comme telle. Pour elle, il devait incarner le vrai citadin, avec son costume sombre impeccable, sa chemise blanche toute neuve, sa cravate de Cambridge, son épais pardessus bien coupé et sa mallette de cuir. Elle s'attendait peut-être à quelques consommations coûteuses dans un bar de luxe. Eh bien, si tel était le cas, elle allait au-devant d'une grande déception. Elle n'obtiendrait rien de plus que quelques kilomètres dans le bus numéro deux. Pourtant, il éprouvait pour elle une attirance à la fois contenue et magnétique. Elle ôta son chapeau de pluie en plastique transparent et secoua sa longue chevelure châtain, qui semblait douce et soignée.

Un receveur fatigué gravit péniblement l'escalier et se posta devant eux.

— Deux pour Oxford, s'il vous plaît.

— Où, au juste ? demanda-t-il d'un ton bourru.

— Heu... Je vais à la gare...

— Deux pour la gare, s'il vous plaît, dit la jeune fille à sa place.

Le receveur actionna machinalement son tourniquet et disparut d'un air déprimé.

C'était totalement inattendu. Il fut pris de court. Elle passa un bras sous le sien et serra doucement son coude contre son corps moelleux.

— Il doit croire qu'on va au cinéma, déclara-t-elle en gloussant gaiement. En tout cas, merci d'avoir payé le ticket.

Elle se tourna vers lui et l'embrassa gentiment sur la joue, de ses lèvres sèches et douces.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous alliez à la gare.

— En fait, je n'y vais pas.

— Vous allez où, alors ?

— J'en sais rien, fit-elle en s'approchant de lui.

L'espace d'un instant horrible, la pensée lui traversa l'esprit qu'elle puisse être un peu attardée. Mais non. Il était même certain qu'elle appréciait bien mieux la situation que lui-même. Pourtant, il fut presque soulagé quand ils atteignirent la gare. 20h17. Un peu plus d'un quart d'heure avant le départ du train.

Ils descendirent et restèrent quelques instants silencieux sous le panneau indiquant le buffet. La bruine persistait.

— Et si nous prenions un verre ? proposa-t-il d'un ton léger.

— Je veux bien un Coca.

Il fut surpris. Pour une fille en quête d'un homme, c'était un choix étrange. La plupart des femmes de son espèce auraient sûrement opté pour un gin ou une vodka ou quelque chose de plus fort que du Coca. Qui était-elle ? Que cherchait-elle ?

— Vous êtes sûre ?

— Oui. Je ne bois pas beaucoup.

Ils entrèrent au buffet où il commanda un double whisky, un Coca pour elle et un paquet de Benson & Hedges.

— Tenez.

L'air sincèrement reconnaissant, elle alluma vite une cigarette et but son verre à petites gorgées. Le temps passait. La grande aiguille de l'horloge descendait inexorablement vers la demie.

— Bon, je ferais mieux d'aller sur le quai.

Il hésita un moment puis prit sa valise sous le siège. Enfin il se tourna vers elle et leurs regards se croisèrent de nouveau.

— J'ai été ravi de vous rencontrer. Peut-être nous reverrons-nous un jour.

Il se leva et baissa les yeux vers elle. À chaque nouveau regard il la trouvait plus attirante.

— J'aimerais bien faire des bêtises avec vous, pas vous ?

Mon Dieu, oui. Bien sûr que oui. Il avait le souffle court. Soudain, il sentit sa bouche se dessécher. Le haut-parleur annonça que le train de 20 h 35 se présentait quai n° 1 et qu'il s'arrêterait à Reading et Paddington uniquement. Les passagers à destination de... Mais il n'écoutait déjà plus. Tout ce qu'il avait à faire, c'était admettre qu'il aurait aimé cela, puis lui adresser un gentil sourire avant de franchir la porte du buffet, à quelques mètres à peine, et de se diriger vers le quai n° 1. Dans les mois et les années qui suivirent, il allait se reprocher amèrement de ne pas l'avoir fait.

— Mais où pourrions-nous aller ? demanda-t-il presque malgré lui.

Le col des Thermopyles venait d'être franchi et l'armée perse s'y engouffrait déjà.



# 1

« L'enseigne de beauté  
est encore cramoisie sur tes lèvres, tes  
joues,  
Et le pâle drapeau de la mort n'est pas  
avancé. »

SHAKESPEARE, *Roméo et Juliette*, acte V

Trois ans et demi plus tard, deux hommes étaient réunis dans un bureau.

— Voilà le dossier. Il y a de quoi faire.

— Mais il n'est pas allé bien loin, c'est ça ? fit Morse, que toute l'affaire semblait rendre cynique.

— Peut-être qu'il n'y avait pas très loin à aller.

— Vous voulez dire qu'elle aurait tout simplement fichu le camp ?

— C'est possible.

— Mais que voulez-vous que je fasse ? Ainley n'a pas réussi à la retrouver.

Le surintendant Strange ne répondit pas tout de suite. Son regard passa au-dessus de Morse pour se poser sur des boîtes d'archives rouges et vertes sagement alignées sur les étagères.

— Non, dit-il enfin. Non, il ne l'a pas retrouvée.

— Et il était sur l'affaire depuis le tout début.

— Depuis le tout début, répéta Strange.

— Et il n'est arrivé nulle part.

Strange ne dit rien.

— Ce n'était pas un imbécile, insista Morse.

Qu'est-ce que cela pouvait bien faire, d'ailleurs ?

Une fille part de chez elle et on ne la revoit plus jamais. Et alors ? Des centaines de filles font la même chose. La plupart écrivent à leurs parents au bout de quelque temps, dès que leur enthousiasme est retombé et qu'elles n'ont plus un sou. Certaines ne rentrent pas au bercail. D'accord. Certaines ne rentrent jamais. Et ceux qui les attendent, seuls, ont le cœur serré à chaque nouvel an. Non. Quelques-unes ne rentrent jamais à la maison... jamais.

— Vous reprenez l'enquête, lui intima Strange en l'interrompant dans ses sombres pensées.

— Écoutez, si Ainley...

— Non, c'est vous qui allez m'écouter ! coupa Strange d'un ton sec. Ainley était un bien meilleur policier que vous ne le serez jamais, bordel ! En fait, si je vous demande de reprendre l'enquête, c'est justement parce que vous n'êtes pas un très bon policier. Vous êtes trop farfelu. Vous êtes trop... je ne sais pas.

Mais Morse comprenait. Dans un sens, cela aurait dû lui faire plaisir. Peut-être cela lui faisait-il plaisir. Mais l'affaire remontait à deux ans. Deux années entières !

— Le dossier est froid, à présent, monsieur. Vous devez le savoir. Les gens oublient. Certains ont besoin d'oublier. Deux ans, c'est long.

— Deux ans, trois mois et deux jours, corrigea Strange.

Morse posa le menton dans sa main droite et se frotta le nez avec l'index. Ses yeux bleus regardaient fixement par la fenêtre ouverte sur la cour bitumée. Ça et là poussaient des touffes d'herbe. C'était incroyable. De l'herbe jaillissant du béton. Comment était-ce possible ? Voilà un bon endroit pour cacher un cadavre. Sous le béton. Il suffisait de...

— Elle est morte, affirma soudain Morse.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? demanda Strange en levant les yeux vers lui.

— Je ne sais pas. Quand on ne retrouve pas une fille au bout de tout ce temps, eh bien, à mon avis, c'est qu'elle est morte. C'est assez difficile de cacher un cadavre, mais ça l'est encore plus de cacher un être vivant. Je veux dire qu'un être vivant se lève, se promène, rencontre d'autres personnes, non ? Non. À mon avis, elle est morte.

— C'est aussi ce que pensait Ainley.

— Et vous étiez de son avis ?

Strange hésita un instant.

— Oui, j'étais de son avis, admit-il en hochant la tête.

— Il considérait le dossier comme une affaire de meurtre, alors ?

— Pas officiellement. Il le considérait comme ce qu'il était. Une recherche de personne disparue.

— Et officieusement ?

Strange hésita de nouveau.

— Ainley est venu me voir plusieurs fois à propos de ce dossier. Il était, disons, troublé. Il y avait certains aspects qui le... qui l'inquiétaient beaucoup.

Morse consulta discrètement sa montre. 17 h 10. Il avait une place pour *La Walkyrie*, par l'Opéra national au New Theatre. Le spectacle commençait à 18 h 30.

— Il est 17 h 10, déclara Strange.

Morse se sentit coupable comme un écolier surpris par son professeur en train de bâiller. L'école. Oui, Valerie Taylor était lycéenne. Il l'avait lu dans le dossier. Dix-sept ans et des poussières. Mignonne, à n'en pas douter. Plus que probablement fascinée par la grande ville. La folie, le sexe, la drogue, la prostitution, le crime, puis le caniveau. Et enfin, le remords. Tout le monde finit par avoir des remords. Et après ? Pour la première fois depuis qu'il était assis dans le bureau de Strange, Morse sentit son cerveau se mettre en marche. Qu'était-il arrivé à Valerie Taylor ?

Il entendit Strange parler à nouveau, comme pour répondre à ses pensées.

— À la fin, Ainley commençait à se dire qu'elle n'avait jamais quitté Kidlington.

— Je me demande ce qui lui a fait penser cela, fit Morse en relevant la tête.

Il parlait doucement, les nerfs à fleur de peau. La vieille sensation familière le reprenait. L'espace d'un instant, il en oublia même *La Walkyrie*.

— Comme je vous l'ai dit, c'est un dossier qui inquiétait Ainley.

— Vous savez pourquoi ?

— Vous avez le dossier.

Un meurtre ? Voilà qui était davantage dans ses cordes. Quand Strange lui avait exposé l'affaire, il avait d'abord cru qu'il l'invitait à reprendre l'une de ces enquêtes ingrates, peu concluantes, interminables, où il fallait chercher une aiguille dans une botte de foin : souteneurs et prostituées, rackets et racketteurs louches, rues sordides et hôtels borgnes à Londres, Liverpool, Birmingham. Pouah ! Procédures, vérifications, revérifications. Rien. On repart de zéro. *Ad infinitum*. Mais son visage commençait à s'illuminer. De toute façon, Strange aurait toujours le dernier mot. Mais un petit instant. Pourquoi maintenant ? Pourquoi ce vendredi 12 septembre, deux ans, trois mois et deux jours (non ?) après que Valerie Taylor eut quitté son domicile pour retourner en classe ? Il fronça les sourcils.

— Il a dû se passer quelque chose.

— Oui, admit Strange en hochant la tête.

Enfin, une bonne nouvelle. Attention, misérable pécheur, qui que tu sois, qui as tué la pauvre Valerie ! Il demanderait à faire équipe une fois de plus avec le sergent Lewis. Il aimait bien Lewis.

— Et je suis sûr, reprit Strange, que vous êtes l'homme de la situation.

— C'est gentil à vous de le dire.

— Il y a encore quelques minutes, cela n'avait pourtant pas l'air de vous enchanter, déclara Strange en se levant.

— Pour vous dire la vérité, monsieur, je pensais que vous alliez me demander de reprendre l'une de ces pénibles affaires de disparition de mineure.

— C'est exactement ce que j'ai l'intention de faire, répondit Strange d'un ton soudain plus autoritaire. Et je ne vous le demande pas, je vous l'ordonne.

— Mais vous avez dit...

— C'est vous qui l'avez dit. Pas moi. Ainley avait tort. Il avait tort parce que Valerie Taylor est tout ce qu'il y a de plus vivant.

Il se dirigea vers son placard à dossiers et l'ouvrit. Il en sortit un petit rectangle de papier à lettres bon marché agrafé à une enveloppe marron tout aussi bon marché qu'il tendit à Morse.

— Vous pouvez les toucher. Pas d'empreintes. Elle a enfin écrit à ses parents.

— L'air penaud, Morse baissa les yeux sur trois brèves lignes d'un gribouillis souillon et inculte :

Chers maman et papa,

Je voulais juste vous dire que tout va bien. Ne vous inquiétez pas. Désolée de ne pas avoir écrit plus tôt, mais tout va bien.

Bons baisers, Valerie.

La lettre ne donnait aucune adresse.

Morse ôta le trombone. Le cachet de la poste indiquait le mardi 2 septembre. Londres, EC4.

## 2

« Siège cher à Wagner. »  
Définition de mots croisés

À la gauche de Morse était assis un homme corpulent qui n'était arrivé que quelques minutes avant le début du spectacle. Il s'était frayé un passage dans la rangée J comme un poids lourd gigantesque négociant un pont très étroit, en marmonnant une série de « merci » au fur et à mesure que les personnes qui entravaient sa progression se levaient et se plaquaient contre leurs sièges relevés. Quand il eut enfin installé sa carcasse à côté de Morse, il avait le front en sueur et haletait comme une baleine échouée.

De l'autre côté était installée une jeune femme sage à lunettes, vêtue d'une longue robe pourpre. Elle tenait sur ses genoux un épais livret de l'opéra. En s'asseyant, Morse avait accompagné son « bonsoir » d'un signe de tête poli, mais les lèvres de la jeune femme ne s'étaient entrouvertes que furtivement avant de reprendre une froideur pincée de rigueur. Mona Lisa constipée, se dit Morse. Il avait connu compagnie plus gaie.

Mais, une fois encore, il allait pouvoir savourer cet opéra magnifique. Il songea au sublime duo d'amour de l'acte I en espérant que le Siegmund de ce soir saurait maîtriser ce noble morceau de ténor, l'un des plus émouvants (et exigeants) de toutes les grandes œuvres d'opéra. Le chef d'orchestre s'avança devant ses musiciens, monta sur l'estrade et accueillit suavement les applaudissements du

public. Les lumières se tamisèrent. Morse s'installa confortablement avec une délicate impatience. Les quintes de toux cessèrent petit à petit avant de s'arrêter. Le chef d'orchestre leva sa baguette. *La Walkyrie* commençait.

Au bout de deux minutes, Morse perçut un mouvement à sa droite qui l'empêchait de se concentrer. Jetant un coup d'œil, il remarqua que Mona Lisa avait sorti une lampe de poche de quelque part et s'en servait pour parcourir la partition en faisant bruire les pages. Sans qu'il sût pourquoi, en voyant cette lumière. Morse pensa à un phare. Qu'importe. Elle allait sans doute tout ranger dès que le rideau se lèverait. Mais c'était tout de même un peu agaçant. Et il faisait chaud dans le New Theatre. Ne ferait-il pas mieux d'ôter sa veste ? Il se rendit aussitôt compte qu'un autre spectateur venait quant à lui de prendre une décision franche à ce sujet et la mettait en application avec infiniment plus de difficulté qu'un Houdini vieillissant se serait extirpé d'une camisole de force. Au milieu des « chut » et des claquements de langue de plus en plus insistants, le gros homme vit ses efforts monumentaux enfin récompensés et se leva lourdement pour enlever le vêtement importun de sous lui. Le siège se rabattit alors bruyamment contre le dossier. Il le replaça en position horizontale, provoquant un grincement quand sa lourde charge le fit sombrer de nouveau. Encore quelques « chut » et des claquements de langue et ce fut la fin bienvenue des hostilités dans la rangée J, que, selon l'âme sensible de Morse, seule la lumière clignotante du phare de la dame à la lampe venait troubler. Les wagnériens étaient décidément des gens bizarres !

Morse ferma les yeux et se laissa enfin submerger par les célèbres accords. Un vrai bonheur...

L'espace d'un instant, le policier crut que le coup qu'il venait de recevoir dans les côtes annonçait quelque déclaration de la plus haute importance, mais la gigantesque carcasse installée à côté de lui ne luttait que pour sortir son

mouchoir des profondeurs de la poche de son pantalon. Dans la bataille qui s'ensuivit, le revers de Morse parvint à se faire happer. Les maigres efforts qu'il fit pour se libérer furent gratifiés d'un regard sombre et sec.

À la fin du premier acte. Morse était au trente-sixième dessous. Siegmund croassait de plus belle, Sieglinde transpirait abondamment et un jeune philistin assis derrière le policier ne cessait de faire du bruit avec son paquet de bonbons. Au cours du premier entracte, Morse se replia vers le bar. Il commanda un whisky, puis un autre. Quand la sonnerie annonça le début de l'acte II, il en commanda un troisième. La jeune fille qui était assise juste derrière lui au cours du premier acte put jouir d'une vue bien dégagée pendant tout l'acte II, ainsi que l'acte III. À ce moment-là, son deuxième sachet de Maltesers, froissé, rejoignit le premier sur le sol.

En vérité, ce soir-là. Morse n'aurait jamais pu s'abandonner tout à fait à un plaisir non frelaté, même dans les circonstances les plus propices. Toutes les deux minutes, son esprit revenait sur la conversation qu'il avait eue avec Strange, dans l'après-midi, puis sur Ainley. Surtout sur le divisionnaire Ainley. En fait, il ne le connaissait pas très bien. Un type plutôt réservé. Sympathique sans jamais être amical. Un solitaire. D'après les souvenirs de Morse, ce n'était pas un homme très intéressant. Réservé, prudent, légaliste. Marié, sans enfants. Et il avait perdu toute occasion d'en avoir, car il était mort. Selon un témoin oculaire de son accident, c'était en grande partie de sa faute. Il avait voulu dépasser une voiture sans se rendre compte qu'une BMW approchait à grande vitesse dans la file de droite, sur la M40, à la hauteur de High Wycombe. Par miracle, il n'y avait pas eu de blessés graves. À part Ainley qui était mort, bien sûr. Cela ne lui ressemblait pas, à Ainley. Il devait avoir la tête ailleurs... Il s'était rendu à Londres dans sa voiture personnelle pendant ses heures de repos, onze jours plus tôt. En fait, c'était plutôt effrayant de voir



comme les autres continuaient à vivre. Tout le monde était sous le choc, bien sûr, mais il n'avait guère d'amis pour le pleurer amèrement. Sauf sa femme... Morse ne l'avait rencontrée qu'une seule fois, lors d'un concert de la police, l'année précédente. Assez jeune, bien plus jeune que lui. Assez jolie, mais pas de quoi faire battre le cœur. Elle s'appelait Irene, ou quelque chose comme cela. À moins que ce fût Eileen ? Non, Irene, se dit-il.

Ayant terminé son whisky, il chercha des yeux la barmaid. Personne. Il était tout seul. Les torchons de lin étaient étendus sur les pompes à bière. Inutile de s'attarder davantage.

Il descendit les marches et sortit dans la rue. Il faisait chaud et la nuit tombait. Apercevant le mur du théâtre entièrement couvert d'une affiche portant en lettres capitales : English National Opera, lundi 1<sup>er</sup> sept. – samedi 13 sept., il fut parcouru d'un frisson d'exaltation. Le lundi 1<sup>er</sup> septembre. C'était le jour où Dick Ainley avait trouvé la mort. Et la lettre ? Postée le mardi 2 septembre. Était-ce possible ? Pourtant il ne fallait pas tirer de conclusions hâtives. Mais pourquoi pas, bordel ? Il n'existait aucun onzième commandement interdisant de tirer des conclusions, alors il tira des conclusions. Ce lundi-là, Ainley s'était rendu à Londres et il avait dû se passer quelque chose. Peut-être avait-il enfin découvert Valerie Taylor ? Cela commençait à paraître plausible. Le lendemain, elle avait écrit à ses parents, au bout de plus de deux ans d'absence. Pourtant, quelque chose n'allait pas. Le dossier Taylor avait été suspendu, pas clos, bien sûr, mais suspendu. Mais Ainley travaillait sur autre chose, sur une histoire de bombe, d'ailleurs. Alors pourquoi ? Pourquoi ? Une minute ! Ainley s'était rendu à Londres pendant son jour de congé. Avait-il... ?